

Études littéraires africaines

Présentation

Xavier Garnier



Numéro 39, 2015

Littératures africaines et paysage

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1033127ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1033127ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Garnier, X. (2015). Présentation. *Études littéraires africaines*, (39), 7–10.
<https://doi.org/10.7202/1033127ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2015

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

PRÉSENTATION

Un des combats majeurs des écrivains africains, depuis au moins la fin du 19^e siècle, est d'échapper à la mise en images du continent qui a accompagné la conquête coloniale et dont les effets sont certainement encore actifs à travers le monde. Dans la longue tradition épistémologique occidentale de la perspective conquérante à l'égard de l'espace¹, le paysage a constitué le mode d'appréhension favori du roman autant que de la photographie et de la peinture coloniales. On comprend dès lors que le paysage est un enjeu important pour la littérature africaine qui s'est, depuis l'époque coloniale, engagée dans un combat toujours d'actualité contre une certaine « image de l'Afrique ».

Le dossier que nous proposons ici est en partie constitué de communications initialement présentées lors de journées d'études qui ont été organisées à l'université de Paris 3 et où se sont trouvés associés chercheurs confirmés et doctorants. Ces analyses, qui portent sur les conditions d'un art africain du paysage, prolongent la réflexion amorcée, d'une part, par Christine Loflin² et, d'autre part, par J.M. Coetzee³. Quelles poétiques du paysage ont-elles pu servir à déverrouiller une mise en image exogène du continent ? à constituer une poétique endogène ? Le partage supposé entre l'exogène et l'endogène n'est-il pas une illusion idéologique que la puissance intrinsèque de certains sites est à même de dissiper ? Telles sont les questions qui sont au cœur de ce dossier.

Dans une perspective coloniale, écrire sur l'Afrique a été pendant longtemps une façon de la donner à voir, et c'est au niveau de ce contrôle de l'image qu'une bataille a pu être engagée par des auteurs anticolonialistes des années 1950 comme le Mongo Beti de *Mission terminée* ou encore le Ferdinand Oyono de *Chemins d'Europe*. La charge violente de Mongo Beti contre *L'Enfant noir* de Camara Laye, auquel il reproche de répondre docilement à la soif de pittoresque du lectorat européen, est un épisode célèbre de cette bataille⁴. En tant que mode culturel d'appréhension de l'espace, le paysage fait

¹ Cf. LACOSTE (Yves), *Paysages politiques. Braudel, Gracq, Reclus*. Paris : Lib. Gén. Française, coll. Le livre de Poche. Biblio essais, n°4117, 1990, 284 p.

² LOFLIN (Christine), *African horizons : The Landscapes of African Fiction*. Westport (Conn.) : Greenwood Press, 1998, 176 p.

³ COETZEE (John-Maxwell), *Paysage sud-africain*. Traduit de l'anglais (Afrique du Sud) par Anne-Laure Jourdain. Lagrasse : Verdier, coll. Détours, 2008, 59 p.

⁴ MONGO BETI, « Afrique noire, littérature rose », dans *Présence africaine*, n°1-2, avril-juillet 1955, p. 133-140.

partie de ce qui a été adopté, de ce qui a été rejeté, de ce qui a été négligé ou de ce qui a été réaménagé en fonction d'une approche différente de l'espace.

Michel Collot ouvre ce dossier par une réflexion large à propos de la nécessité de voir, dans l'écriture du paysage, autre chose qu'une représentation objective et distanciée de l'environnement si l'on veut comprendre les convergences entre les écrivains africains et les tendances les plus actuelles de l'esthétique paysagère en Europe. À la différence de la carte, le paysage inscrit la subjectivité comme condition d'existence. Aussi surélevé soit-il, le belvédère est toujours un point de vue situable, subjectif et chargé d'affects⁵. L'implication nécessaire du sujet dans le paysage, plus ou moins affirmée dans les diverses traditions paysagères européennes, fait l'objet d'un parti-pris résolu du côté africain (dans la poésie orale traditionnelle, dans les revendications esthétiques de la Négritude, etc.). Au paysage *in visu*, marqueur idéologique de la souveraineté, on préfère le paysage *in situ*, plus participatif et plus concerné, en tous les cas plus conforme aux nouvelles préoccupations environnementales.

Retirer au paysage africain son potentiel exotique devait apparaître comme une tâche évidente pour les écrivains du tournant des Indépendances, aussi évidente que la disparition prévisible des littératures africaines francophones au profit de littératures en langues africaines au yeux d'Albert Memmi au moment où il écrit son « Portrait du colonisé » en 1957. János Riesz montre comment Félix Couchoro s'y emploie dès la première édition de son roman *L'Esclave* en 1929. Une analyse fine de l'écriture de ce texte montre que le traitement du paysage va dans le sens d'une réappropriation *in situ* malgré sa proximité apparente avec l'esthétique des lointains du roman colonial. C'est par les petits détails insignifiants qui font la vie des hommes que Couchoro parvient à rendre le paysage à ceux qui l'habitent au quotidien, ce dont témoigne le grand succès de la réédition de son roman dans la presse togolaise en 1962. Il fallait pour que cette réduction exotique soit opérée, non pas que l'énonciateur soit un Africain, mais que la distance s'amenuise entre celui qui voit et le paysage qui est vu.

Ces choix esthétiques ont bien sûr des implications politiques fortes qui ouvrent tout un champ de questions. La conception coloniale selon laquelle, en Afrique, les « indigènes » faisaient partie du décor n'a-t-elle pas favorisé l'idée d'une participation aux paysages

⁵ En témoigne la séquence d'anthologie cinématographique du survol du Kenya par Robert Redford et Meryl Streep dans *Out of Africa* de Sydney Pollack.

de la part des « nouveaux » sujets africains ? La façon dont un sujet africain « impliqué » appréhende le paysage n'est-elle pas un héritage de ces prémisses paysagères coloniales ? L'élément de décor objectif qu'était l'indigène pris dans un paysage colonial esquissé depuis une position de surplomb peut sans grand dommage être reconnu comme sujet d'énonciation. En parlant depuis les paysages, il renonce à donner l'illusion de la maîtrise. C'est toute l'ambiguïté postcoloniale des prises de position de Senghor sur l'être-au-monde du Nègre. L'abandon de la distance au réel, qui est aussi un abandon de la maîtrise, n'est-il pas le rôle attendu du subalterne ? Libre à lui de parler tant qu'il ne remet pas en question la possibilité pour d'autres, plus extérieurs au continent, de continuer à voir celui-ci à distance et à se référer à la possibilité d'une représentation !

On prêterait du coup une attention particulière aux espaces peu habités dans une réflexion sur le paysage en Afrique. Parce que les paysages vierges ne sauraient exister autrement que mis à distance, sous peine de voir l'observateur menacer, par sa présence-même, leur virginité, ils forcent une certaine manière de regarder. Précisément parce qu'ils sont peu investis par les humains, ces espaces suscitent un vertige paysager susceptible de basculer dans une mystique du paysage. Richard Samin insiste sur cette rhétorique de naturalisation du Karoo en Afrique du Sud, qui a partie liée avec une légitimation quasi mystique de l'appropriation de ces espaces. Élodie Malanda montre que les paysages de savane, caractéristiques des grands parcs animaliers, sont traités de façon paradoxale dans la littérature de jeunesse, puisque leur préservation et leur valorisation en tant qu'espaces naturels inviolés ne peut se faire sans la reconnaissance d'une disjonction entre l'homme et la nature, disjonction dont ces textes condamnent par ailleurs, d'un point de vue écologique, les effets catastrophiques sur le continent africain. Céline Gahungu montre que la même logique est à l'œuvre chez Sony Labou Tansi à propos de la forêt et du fleuve, véritables nœuds poético-politiques de son écriture. Le paradigme d'une naturalité essentielle de l'Afrique révèle, dans tous les cas, sa dimension profondément politique.

Le dépassement du clivage entre nature et culture est, selon Tal Sela, la voie préconisée par Ousmane Sembene dans *Les Bouts de bois de Dieu* pour échapper aux ambiguïtés de la gestion africaine de la question du paysage. Les prolétaires africains doivent s'emparer de la technique, qui est fondamentalement transculturelle, s'ils veulent retrouver un art de vivre sur leurs territoires. La question du paysage prend un tout autre visage dès lors que les processus de

subjectivation s'appuient sur la machine davantage que sur l'environnement. Le roman de Sembene ouvre des perspectives passionnantes sur le rôle de la technique dans les configurations paysagères transculturelles. L'écrivain ouvrirait ainsi la voie à une liquidation de cette teneur exotique du paysage africain, qui est pourtant toujours le problème qu'affrontent de jeunes auteurs togolais contemporains comme Kossi Effoui ou Theo Ananissoh.

Une autre forme de dépassement, ou de recherche d'un dépassement, semble proposée de manière spécifique par l'évolution historique du corpus littéraire sud-africain, pour lequel on peut passer de l'inventaire d'un certain nombre d'impasses idéologiques à la scrutation de nouvelles configurations à la fois paysagères, métisses et féminines, qui sont fragiles aussi, comme le relève Mathilde Rogez.

L'article de Dominique Ranaivoson s'intéresse à la décomposition du paysage comme stratégie d'invisibilité chez certains auteurs de la nouvelle génération. Pénible issue pour une question qui cesserait d'être à l'ordre du jour à l'heure de la surexploitation d'un continent dont les paysages cachent de plus en plus difficilement la réalité de vies vécues non plus à l'intérieur des paysages, mais derrière les paysages, dans des profondeurs invisibles que la littérature cherche à configurer.

La question de cette profondeur du paysage est précisément l'une de celles que pose enfin la postface, lorsqu'elle fait de la dimension spirituelle l'un des enjeux du paysage. De toute évidence, du sens à la fois anthropologique et politique se joue dans la possibilité ou non, dans l'acceptation ou non, mais aussi dans la manière de voir la nature avec le recul que réclame tout point de vue sur l'avenir.

■ Xavier GARNIER